

VIRGINIE DE MARIA

LES MARCHES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-296-6

Dépôt légal : février 2024

*À Jean-Marc pour son merveilleux enthousiasme
et son fidèle soutien inégalable.
À Christian, il saura pourquoi...*

Partie I

Chapitre 1

Je me tenais là, tout petit, derrière cette immense porte vitrée qui laissait passer tous les bruits, tous les pleurs, les grognements sourds des parents. On pouvait tout entendre. L'ignominie de la chose, tout comme les rires des enfants habituellement affairés à se préparer un bon goûter puis, à leur tour, les gorges égossillées des adultes ignorant ce que se *parler* signifie.

Ce jour-là, ce que je sentis vibrer derrière cette cloison fut la vie, à peine éclosée que d'une main meurtrière on empoigna sans scrupule, de tout petits corps balbutiant leurs premiers gestes maladroits, ces tout premiers miaulements hésitants. Alors je me tenais là, sans bouger. Mais je savais, je savais tout ! Je n'avais que sept ans et je percevais cette vie, si petite, partir, noyée par la main d'un homme, des chatons que l'on n'aurait pas eu de mal à faire adopter. Mais qu'est-ce qu'il leur avait pris ? Mon grand frère était venu faire un passage éclair et, comme le courage lui manqua, il fit demi-tour. En repartant, le dos tourné, il lança en l'air d'un souffle agacé : « Tu attends quoi, là, Alex ? ».

Puis il claqua la porte de sa chambre de tout son chagrin et dégoût indicibles.

Ce furent de tout petits êtres, aux yeux encore fermés, que l'on avait tués sans que je ne puisse protester. Tout à coup, un couinement, puis ma mère, affolée. Ça s'agitait, j'entendais les pas s'accélérer. La porte s'ouvrit :

« Tu fais quoi, là derrière, Alexis ? Fiche le camp ! »

Décidément, je ne devais pas me trouver à cet endroit, semblait-il. Mon cousin Fabio, de toute la hargne que je lui connaissais, campé sur ses longues jambes, et d'un doigt sali par son crime, agita devant moi son mécontentement. Je le connaissais sous tous ses aspects, les plus habiles, les plus démoniaques.

Même son corps de jeune adulte, dans un souvenir flou, il me semble l'avoir connu.

J'étais pétrifié, et comme ils étaient bien occupés, ils refermèrent cette porte violemment sur mon nez sans même attendre que je n'obéisse. Ils se précipitèrent : que se passait-il ? Je compris qu'un chaton dans la poubelle avait survécu et qu'il appelait de toute la faiblesse de ses entrailles inondées d'eau. Il appelait sa mère. Je perçus que mon cousin Fabio, le présumé coupable, l'extirpa de cette poubelle où gisaient tous les petits corps trempés de ses frères et sœurs. Il le prit à nouveau et, de toute sa rage originelle, le jeta contre le sol pour l'achever. Cela claqua sourdement. Ça frappa à plusieurs reprises d'un son que je ne connaissais pas. Des petits os qui s'écrasèrent. Ce fut presque imperceptible, et pourtant, je l'entendis.

Le silence revint, il me déchira le ventre. Je restai immobile, sans mots, sans larmes, atterré.

Faible, tout à coup, des questions d'enfant me vinrent à l'esprit. Pourrait-on me tuer alors, moi qui suis également si petit ? Pourrait-on me faire disparaître s'ils me trouvaient encombrant, s'ils ne savaient plus quoi faire de moi, s'ils ne trouvaient en moi rien à aimer, rien à chérir ?

Dans cette terreur indicible, face au spectacle d'un abominable crime sur ces jeunes êtres vivants dont ma mère était complice, je ne m'étais pas formulé clairement ce que je vivais. Ma mère aurait ainsi droit de vie ou de mort sur ma personne. Plus tard, j'ai saisi l'angoisse qui me tenaillait, la peur du regard sombre de ma mère posée sur moi, de sa main levée lorsqu'il m'arrivait de m'égarer, et cela durant toute mon enfance. Sans doute toute ma vie...

Pourtant, ma mère a tenté de m'aimer. Elle m'a aimé maladroitement, aussi tenace qu'elle soit. Enfin, je crois... Elle voulait une fille après mon grand frère Thomas. Elle a eu des jumeaux, des faux jumeaux, comme on dit, Anna et moi. Alors Anna, qu'est-ce qu'elle l'aimait ! Je ne lui en voulais pas. Je restais le pâle reflet de ma sœur, et puis j'étais presque reconnaissant d'être encore en vie. Ça, juste ça, cela me remplissait de joie. Pour moi, nous n'étions pas des *faux*, mais des *vrais* jumeaux.

« Venez vite, venez vite ! »

Ma mère nous appela et nous dirigea vers la petite cachette que mes parents avaient préparée à notre chatte pour qu'elle mette bas. J'avais sept ans, je ne comprenais pas pourquoi on ne disait pas *accoucher* comme nos mères à nous. Cela devait vouloir dire que nos animaux ne font qu'expulser, dépourvus de toute la symbolique de la naissance, de toute la merveille qu'elle représente, de l'attachement qui, lui aussi, prend vie.

Mon grand frère, Thomas, à son tour arriva, toujours lentement comme un petit serpent qui rampe. Il se faufila puis se dressa la gueule ouverte pour mieux absorber le spectacle. Quant à Anna, elle était, comme toujours, en avance. Elle observait déjà, comme si on lui avait soufflé d'on ne sait où que c'était le moment. Je me retournai vers ma sœur qui m'offrit son doux regard plein d'une clairvoyance protectrice.

Notre chatte poussa de petits cris qui m'impressionnèrent. Et on s'extasiait, on se délectait de ce moment que l'on qualifiait de beau. Pourtant, il y avait du sang, des gémissements, un autre liquide que je ne connaissais pas. On aurait dit que son ventre s'écartelait. Puis les petits furent là, elle ne cessa de les lécher, de les laver. Ils étaient luisants et minuscules face à ces corps de géants qui les contemplaient. Ces tout-petits, si fragiles, se cassaient la figure, ne tenaient pas bien leur tête et cherchaient à s'approcher encore plus près de

leur mère qui, dans un dernier effort, les ramena à elle d'une patte engourdie.

« Regardez comme ils sont mignons.

— Oh oui, maman. Je peux les caresser ?

— Non, pas encore. La chatte se fâcherait si l'on touchait à ses petits. »

Je revois la grande bassine pleine d'eau à la cuisine. Je savais bien qu'elle était destinée à quelque chose. Une chose qui nous a torturé le cœur, ma sœur et moi.

Notre chatte dut se relever, appeler ses petits, hurler des sortes de noms qu'elle n'eut pas le temps de leur donner. Et c'est ce qu'elle fit durant des jours, les cherchant partout. Son lait se tarit alors, tout comme la bassine d'eau assassine qu'ils avaient déposée sur la terrasse. Ce petit puits fut vidé, et l'eau évaporée emporta des petites âmes innocentes.

On pouvait ainsi assassiner des chatons, mais pas les caresser. Je n'y comprenais décidément rien.

Alors je restais là, interdit, me souvenant de la réponse de ma mère – *la chatte se fâcherait si l'on touchait à ses petits* – qui me sidérait, devant cette porte fermée sur l'impensable. Après ce fracas, Anna, ma reine, s'approcha doucement de moi, ne dit pas un mot et prit délicatement ma main comme pour m'emmener loin de cette désolante scène.

C'est ainsi que tout a commencé, dans le chaos de discours contradictoires, celui des violences, avec le désamour, les secrets si mal gardés.

Anna a les cheveux blonds, blonds comme les blés. Moi, j'ai foncé avec le temps. Elle, elle a gardé cet éclat de l'enfance. Et puis, nous avons hérité des jolis yeux bleus de notre mère. Nous sommes nés à dix minutes d'intervalle. Elle est mon aînée de dix minutes, elle est ma reine. Quant à mon

frère Thomas, il est notre aîné de quatre ans et ça lui donne un certain pouvoir sur moi, somme toute pernicieux. Il est en permanence mort de jalousie de notre forte complicité, à regarder de plus près. Mais nous n'y pouvons rien, c'est ça la gémellité. Cela fait de nos deux personnes une seule, cela crée entre nous des dialogues intérieurs que nous échangeons dans le silence. C'est ainsi que l'on trouve en son jumeau le plus pur des réconforts dans cette vie parfois si pénible.

On s'était promis, Anna et moi, lorsque nous avions sept ans, de partir un jour loin de tout, d'acheter un bon sac à dos pour deux que nous porterions chacun notre tour. Et cela dès nos dix-huit ans. La destination n'était pas formulée à l'âge que nous avons. Nous ne connaissions pas le monde, ses terres et ses eaux à explorer, ses merveilles.

Nous avons traversé les ans ainsi, tellement collés l'un à l'autre que nous avons poussé comme deux arbres plantés trop près et dont les branches auraient fini par former un tout indissociable. Il était bien costaud ce tout.

Mon téléphone sonne. Elle m'agace, cette sonnerie. Elle résonne comme un tambourin dans mon crâne. Il est huit heures. Je tire frénétiquement sur le câble encore branché à mon téléphone, basculant sur le côté, et manque de tomber de mon lit. Dieu que ça fait mal. Je me repositionne à nouveau sur le côté, plus stable au moyen d'un bras posé sous ma tête. Tout en grimaçant, d'un doigt hésitant, je décroche :

« Oui ?

— Salut, Alex... tu n'as pas vu que c'est moi qui t'appelle ? Tu as l'air surpris. »

Je tente de ne montrer aucun agacement. Elle n'a rien fait pour me fâcher, elle est juste là, quand j'en ai besoin. Elle est là aussi quand mon appétence à la solitude frappe à ma porte impérieusement. Il ne s'agit pas d'instantanés pour soi, comme il est normal d'en avoir besoin. Non, pour moi

c'est plus complexe, je nage au beau milieu de deux courants contraires. Je peux vivre ainsi, reclus dans un monde auquel personne n'a accès, où mes pensées ne vont pas à l'être aimé, où il n'existe plus. Seule Anna, ma reine, peut faire intrusion. Elle demeure présente à toutes mes pensées et elle seule sait tout de moi.

La jolie voix de Caroline sautille à mon oreille, elle semble heureuse. J'aime l'entendre et finalement, c'est un bon réveil. Ainsi, je m'efforce de revenir à ce présent, plus joyeux :

« Salut, je suis à moitié endormi... Comment tu vas ?

— Ah, je te réveille... »

Ce n'est pas vraiment une question, elle poursuit :

« Désolée. Oui, ça va. J'avais envie de t'entendre avant de partir bosser. »

Petite pause. Ce silence doit la blesser. Je me reprends vite :

« Moi aussi, Caro, ça me fait plaisir de t'entendre ! »

J'étire presque douloureusement mes lèvres, le sourire s'entend au téléphone.

Elle me rappelle que ce soir nous avions prévu d'aller manger dehors et puis de flâner dans les rues d'Annecy. Je l'avais oublié. Je me redresse lentement, assis sur mon lit avec cette douleur aiguë qui ne me quitte pas. Un filet de lumière au travers des volets vient caresser mon dos. Il me tient chaud. Ma jambe raide comme du bois recommence à faire des siennes. Je ne la contrôle pas bien. Je la soulève de mon bras droit et la pose lourdement au sol. Mon talon claque. Je masse ma cuisse gauche, puis le bas de mon dos, et me lève péniblement. Ma jambe traîne au sol, comme chaque matin, tel un boulet accroché à la cheville que l'on tire de tout son poids. Une absence vient briser le flot de mes pensées, un vide. Parfois, ces coups de couteau dans ma chair, dans mes os, me ramènent à un flou. Des images, des cris, des pleurs, dépourvus de toute réflexion. Puis arrive ce mal de tête obstiné accompagné de vertiges.